

Le 18 juin 2010

Table ronde : « A quelles conditions le français est-il une langue de circulation scientifique dans le contexte mondialisé de la recherche en langues ? »

Jean Noriyuki NISHIYAMA (université de Kyoto, Japon)

jnn@lapin.ic.h.kyoto-u.ac.jp

En qualité de rédacteur en chef de la *Revue japonaise de didactique du français*, organe de la Société japonaise de didactique du français, je tiens à apporter quelques témoignages et réflexions fondées sur mon expérience personnelle.

La Société japonaise de didactique du français, créée en 1970 lors de la création de la Fédération Internationale de Professeurs de Français, a publié, à partir de 1972, une revue intitulée *Enseignement du français au Japon*, et elle a renouvelé la formule en 2005 pour mettre en place un nouvel appareil scientifique plus rigoureux. La réforme éditoriale consistait à augmenter la visibilité scientifique, pour les membres au Japon et dans la communauté internationale, et de jouer le jeu de la concurrence internationale, en accord avec la politique universitaire et scientifique du gouvernement japonais. Pour réaliser cet objectif, nous avons adopté un système de comité de lecture scientifique plus strict, afin de permettre d'augmenter notre compétitivité par rapport à d'autres disciplines. Les textes en français sont obligatoirement évalués par deux experts internationaux, comme par exemple Geneviève Zarate, Francis Carton ou Aline Gohard, ici présents, que je voudrais à nouveau remercier pour leur aide précieuse, et les textes japonais par deux experts japonais, et toujours en garantissant un examen anonyme des textes proposés. La nouveauté pour nous ne réside pas seulement dans cette évaluation anonyme par deux experts ; jusqu'à ce jour, les publications d'articles dans notre revue étaient réservées uniquement aux membres de l'association puisque nos fonds provenaient principalement de leurs cotisations et de l'aide de l'Ambassade de France au Japon. Grâce aux subventions du gouvernement japonais, la nouvelle formule permet à tous nos collègues, membres de la FIPF de la zone Asie-Pacifique, d'apporter leur contribution, afin que notre revue puisse réellement acquérir une dimension internationale, même si sa diffusion et son rayonnement restent pour l'instant limités sur le plan géographique. Par ailleurs, comme la commission d'Asie-Pacifique ne dispose pas jusqu'ici d'un appareil éditorial comparable, nous souhaitons que notre revue puisse servir de lieu d'échange et de tribune, dans la région. La participation de nos collègues taiwanais, chinois, coréens, vietnamiens et indonésiens est un signe très

encourageant et montre, me semble-t-il, que nous sommes déjà bien engagés sur cette voie.

Le troisième point de notre réforme se déploie au niveau de la diffusion électronique. Dorénavant, tous les articles et les notes de recherches sont en ligne gratuitement sur le site de la SJDF, ce qui permet d'augmenter le nombre de lecteurs dans le monde entier. Je tiens à signaler cependant que les comptes rendus de lecture, de congrès ou autres ne sont pas mis en ligne pour le moment, afin de conserver un certain nombre de privilèges pour les membres de l'association.

Il ne faut pas oublier non plus que notre revue est publiée principalement sous sa version papier, ce qui garantit quand même une certaine visibilité auprès des universitaires au Japon. Je suis tout à fait persuadé que d'ici dix ans, plus ou moins, les revues électroniques dans le domaine des sciences humaines auront acquis une pleine légitimité académique, mais à l'heure actuelle les universitaires japonais dans le domaine des sciences humaines ne font pas encore entière confiance au monde numérique au Japon. Il nous faut donc proposer, pour l'instant et dans un avenir proche, à la fois une version papier et une version électronique.

Comment peut-on évaluer la réforme éditoriale de la revue auprès des membres de l'association et en dehors du Japon ? Il faut d'abord souligner l'augmentation des contributions, de la part des membres, par rapport aux années précédentes. On constate en gros un doublement du nombre d'articles proposés, ce qui suggère que dans la réforme universitaire en cours, les membres sont sensibles à la valorisation de leurs travaux et donc au fait de savoir si telle ou telle revue académique est bien dotée d'un appareil scientifique ou non. Au Japon comme ailleurs, un texte soumis à une lecture scientifique, et si possible internationale, est nettement plus apprécié qu'un article publié dans le bulletin interne d'une université ou dans d'autres revues qui ne disposent pas de structure scientifique bien établie.

Cela n'empêche pas de reconnaître un certain nombre de problèmes liés à la mise en valeurs de la revue. Ces problèmes me semblent plus structuraux, propres au domaine de la didactique des langues, qu'universitaires. Il est vrai que ces dernières années, en France aussi bien qu'ailleurs, la formation universitaire des didacticiens se développe, au point de procurer non seulement d'excellents praticiens, mais aussi des théoriciens qui s'orientent plus ou moins vers la recherche en matière de didactique des langues. La chaire de didactique des langues étrangères à l'université de Kyoto dont je fais partie représente un cas unique au Japon. Le champ de l'enseignement du français au Japon, au niveau universitaire, est constitué en majorité par des littéraires ou des

linguistes, et les didacticiens au sens propre du terme ne sont qu'une minorité dans ce domaine. Lorsque notre association publiait la revue *Enseignement du français au Japon* jusqu'en 2004, on trouvait régulièrement des articles traitant d'expériences pédagogiques, rédigés quelquefois par des non spécialistes de la didactique des langues. Avec une nouvelle formule à vocation plus scientifique, les auteurs qui s'appuient sur leurs expériences pédagogiques auront du mal à apporter leur contribution, à notre avis, alors que le champ de l'enseignement du français est soutenu comme avant, par l'action de ces praticiens. Le problème est de savoir comment on peut réconcilier la réflexion théorique, qui se développe en général sous la forme d'articles scientifiques, avec le travail sur le terrain, susceptible pourtant de nourrir cette réflexion théorique et de la justifier le cas échéant.

J'estime que notre politique éditoriale doit par conséquent tenir compte de ce double aspect des choses, compte tenu de la configuration disciplinaire de la didactique des langues ; d'un côté, il faut s'équiper d'appareils académiques aussi performants et rigoureux que ceux qu'on trouve dans d'autres disciplines, ayant une tradition plus prestigieuse et un statut plus confirmé, et d'autre part, il faut garder ouvert un canal qui permette d'exploiter les acquis du terrain, de manière à ce que même les praticiens puissent intervenir et partager la richesse de leurs observations.

Pour illustrer ces deux aspects qui constituent le champ de notre recherche, je voudrais évoquer une réflexion d'Alexis de Tocqueville (1805-59), penseur politique du XIXe siècle et célèbre auteur *De la démocratie en Amérique*.

Tocqueville consacre dans son ouvrage un chapitre à la problématique de l'orientation des sciences chez les Américains, intitulé « Pourquoi les Américains s'attachent plutôt à la pratique des sciences qu'à la théorie. » Dans une société démocratique, où domine l'égalité de tous les hommes, Tocqueville estime qu'ils ont plus « le goût du tangible et du réel, [et] le mépris des traditions et des formes. » (p. 551) Il divise, pour mettre en valeur les caractéristiques de la science chez les Américains, la science en trois catégories ; la première la plus théorique, la deuxième s'attachant à la théorie pure avec application immédiate, et la troisième touchant les formes d'application et la mise en pratique (p. 552). Tocqueville observe qu'« en Amérique, la partie purement pratique des sciences est admirablement cultivée, et l'on s'y occupe avec soin de la portion théorique immédiatement nécessaire à l'application. » (Idem.) L'approche de Tocqueville consiste à comparer la science à l'américaine et celle à l'europpéenne, en particulier, à la française, afin de mettre en valeur la distinction entre les deux. Il s'agit en effet d'une étude comparative entre les États-Unis et l'Europe

en matière de sciences, et cela à partir de l'analyse de la structure sociale, l'une démocratique, l'autre monarchique au moins à l'époque de Tocqueville. Il conclut de là que « l'inégalité permanente porte les hommes à se renfermer dans la recherche orgueilleuse et stérile des vérités abstraites : tandis que l'état social et les institutions démocratiques les disposent à ne demander que sciences que leurs applications immédiates et utiles. » (p. 557) Ce passage suggère que la science aux Etats-Unis tient à l'application immédiate et utile alors que celle en Europe s'intéresse plutôt à la théorie qui n'apporte pas de résultat utile dans l'immédiat.

J'estime que cette tendance n'est pas tout à fait étrangère à la configuration d'une discipline comme la didactique des langues. Je trouve particulièrement emblématique le terme de « linguistique appliquée » qui subsiste dans le monde anglophone, mais qui a presque perdu toute sa pertinence dans le domaine de la didactique du français langue étrangère et seconde. Si la linguistique appliquée, promue en anglais et dans le monde anglophone, tend à attirer l'attention vers l'application immédiate et utile, favorisant une valorisation rapide de la discipline, on peut dire que la didactique des langues véhiculée en français est invitée à s'investir davantage dans la théorie, sans chercher dans l'immédiat l'application dans la réalité. Tocqueville croit sincèrement « aux hautes vocations scientifiques » en dehors donc d'une application immédiate. Ainsi, on peut affirmer avec lui, et à propos de la recherche en langue française, que « de nos jours, il faut retenir l'esprit humain dans la théorie ; il court de lui-même à la pratique, et au lieu de le ramener sans cesse vers l'examen détaillé des effets secondaires, il est bon de l'en distraire quelquefois, pour l'élever jusqu'à la contemplation des causes premières. » (p. 557)

Je tiens à conclure avec Tocqueville et à dire que si le français est un instrument de travail scientifique aussi bien qu'un objet de transmission du savoir, n'est-ce pas respecter son identité singulière, le *génie* de la langue française en somme, que se détourner, ne serait-ce que provisoirement, de l'utilitarisme et de la fascination pour les applications immédiates ?

Bibliographie

SJDF : <http://www.soc.nii.ac.jp/sjdf/>

Tocqueville, Alexis de (1991), *Œuvres*, tome 2, édition publiée sous la direction d'André Jardin, Paris : Gallimard, 1199 p. (*De la démocratie en Amérique* II [1840])